

Gilets jaunes, paëlla géante et écrans gonflables : François Ruffin fait sa tournée des ronds-points

•  Jérémie Couston

• Publié le 02/04/2019.

Pour promouvoir leur documentaire hommage aux Gilets jaunes “J’veux du soleil”, François Ruffin et son coréalisateur Gilles Perret enchaînent quatre-vingts avant-premières dans toute la France. Une tournée qui a déjà attiré plus de vingt mille spectateurs dans une ambiance bon enfant. Nous les avons rattrapés à Sainte-Anastasie, au nord de Nîmes.

Les stocks de gilets jaunes sont épuisés. Tous envolés en moins de deux heures. Dispersés. Sans lacrymo ni sommation. Plus un seul ticket de paëlla à vendre non plus. Il fallait réserver la veille. A la Manade du Gardon, en bordure de la départementale 136, au nord de Nîmes, les gens affluent de toutes parts, une chaise ou une couverture sous le bras, pour l’avant-première en plein air de *J’veux du soleil*, le documentaire de Gilles Perret et de François Ruffin (en salles le 3 avril).

Les voitures sont garées dans les champs. Des enfants jouent à chat, perchés sur des balles de foin. Sur scène, Yvan Le Bolloc’h et ses musiciens gitans finissent leur concert de rumba flamenca. Au fond, on aperçoit l’écran

gonflable, qui émerge de la foule, irradiée par le soleil couchant sur les Cévennes. A Paris, le Fouquet's brûle, mais ici, dans les vignes de Sainte-Anastasie, seul le ciel est enflammé.

Sous les barnums, la paëlla géante mijote pour les prévoyants. Il faut vingt minutes d'attente pour obtenir un sandwich et une barquette de frites. En revanche, le bar dépote et débite des demis à 2 euros pour les spectateurs de cette projection organisée par les Gilets jaunes de Dions. On en dénombre, à vue de nez, entre deux et trois mille. En civil : la majorité n'arbore pas l'accessoire fluorescent.

L'ambiance est joyeuse, pacifique, familiale. A mille lieues des images de guerre civile qui défilent en boucle à la télévision chaque week-end. C'est précisément pour lutter contre la désinformation des chaînes d'infos que *J'veux du soleil* est né. Pour « *faire un pas de côté* », comme le préconisait *L'An 01*, le manifeste soixante-huitard de Jacques Doillon (1973), cité comme modèle d'agit-prop antilibérale par Ruffin.



Un film tourné en six jours, sur un coup de tête

Le Savoyard Gilles Perret, à qui l'on doit un portrait sincère de Jean-Luc Mélenchon (*L'Insoumis*, 2018) et d'autres précieux documentaires sur l'invention de la Sécurité sociale (*La Sociale*, 2016) ou sur les avancées essentielles du Conseil national de la Résistance (*Les Jours heureux*, 2013), et

le Picard François Ruffin, « député-reporter » insoumis, auteur du carton *Merci patron !* (2016), se sont associés pour « rétablir l'équilibre sur le plan de l'image et de la géographie » en partant à la rencontre de ces hommes et de ces femmes de peu qui passent leurs fins de semaine sur les ronds-points de l'Oise, de la Saône-et-Loire, de l'Ardèche, de la Drôme ou de l'Hérault pour dénoncer leurs vies misérables. « *Si on ne fait pas ce boulot, la trace de ce mouvement exceptionnel dans notre histoire va être laissée par BFM TV, des éditorialistes, des intellectuels à chemise blanche, qui vont résumer ça à un mouvement violent d'alcooliques, voire de fascistes et d'antisémites.* »

On a vu tous les documentaires réalisés dans la foulée de Nuit debout et aucun ne nous a vraiment enthousiasmé : trop foutraques ou trop arty. Premier film consacré aux Gilets jaunes, *J'veux du soleil* fera date car il fait le grand huit dans le cœur des spectateurs. On y pleure de joie et de honte. Tourné à la mi-décembre, en six jours seulement, sur un coup de tête, il doit son existence à la rencontre fortuite entre les deux auteurs, amis de longue date, dans les couloirs de l'Assemblée nationale.

Ruffin était sur le point de partir faire un tour de France des ronds-points. Perret passait par là pour une interview. A la cantine du palais Bourbon, « *entre les carottes râpées et l'île flottante* », le premier a accepté d'être filmé par le second. A condition qu'il ne serve que de fil rouge. « *Les vrais héros du film, c'est Cindy, c'est Marie, c'est Loïc* », répète à longueur de prise de parole l' élu de la Somme.

Pas (ou peu) de fachos en vue

Au volant de sa Berlingo, Ruffin s'est approché des places fortes circulaires sur lesquelles les séditieux en armures citron ont bâti de dangereuses tours de palettes, suivi par Perret, peur au ventre et caméra au poing. Equipe minimaliste, réduite à ce duo. Pas de preneur de son. Après avoir fait connaissance avec les émeutiers, ils en isolent un, qui les invite à boire un café dans sa planque pour leur raconter comment il a basculé dans le « terrorisme » autoroutier...

On plaisante à peine. Dans l'une de ses chroniques sur France Inter, Guillaume Meurice avait bien résumé l'ambiguïté des Gilets jaunes : « *Oui, y en a qui dénoncent des migrants, d'autres qui frappent des journalistes, Cyril Hanouna est leur Martin Luther King, ils sont pas aidés, mais y en a quand même un bon paquet qui veut pas crever et c'est un projet de vie respectable.* »

“Nous voyons ceux qui ont toujours courbé la tête n'avoit plus honte de la relever. Qui sommes-nous pour les juger ?” François Ruffin

Quand on interroge Ruffin et Perret sur la présence de brebis galeuses au sein du mouvement dont ils sont les héraults, leur réponse est imparable : « *On se fout de savoir ce qu'ils ont voté en 2017, on voit juste ce qu'ils sont devenus grâce à la mobilisation. Certains se mettent à lire la Constitution avec un*

dictionnaire, d'autres s'éveillent à la solidarité. Nous voyons des hommes et des femmes qui ont toujours courbé la tête n'avoir plus honte de la relever. Qui sommes-nous pour les juger ? »

Ce qui angoisse les plus virulents opposants aux Gilets jaunes, c'est la soudaine visibilité de ces masses laborieuses qui sortent de l'ombre et du silence. « *La honte privée qui devient colère publique* », selon la formule de Ruffin. Pendant la semaine de tournage, il n'a croisé que deux fachos : un nostalgique de l'Algérie française dans le Nord et un identitaire dans le Sud, tous les deux sciemment écartés du montage pour cause de non représentativité.

Après le concert d'Yvan Le Bolloc'h, l'un des rares artistes à apporter son soutien, sans réserve ni opportunisme, à un mouvement qui est loin de fédérer le monde de la culture, François Ruffin monte sur scène pour remercier « *les petites mains invisibles* » qui ont rendu possible cette projection champêtre, point d'orgue d'une tournée de quatre-vingts avant-premières dans toute la France qui ont réuni plus de vingt mille spectateurs avant même la sortie du film, promis à un bel avenir.

Gilles Perret discret, Ruffin “en campagne”

Vêtu de sa veste en cuir rafistolée sur son inséparable sweat à capuche, le tribun malgré lui, bafouilleur à ses heures, en profite pour répondre à la question récurrente des journalistes qui lui demandent s'il roule toujours pour Mélenchon et la France insoumise, au moment où s'ouvre la campagne pour les élections européennes : « *Mais oui ! Bien sûr ! Je suis en campagne depuis vingt ans avec Fakir. Et à la fin ?* » Il s'arrête, sûr de son effet. Et le public de finir sa phrase : « *C'est nous qu'on va gagner !* », répétant en chœur le célèbre slogan du journal (d'opposition) amiénois dont Ruffin est resté rédacteur en chef.

Conscient de n'être que le « *plan B* » des médias, Gilles Perret s'efface volontiers devant la réputation de son coréalisateur. Il profite de son relatif anonymat pour se promener avec sa compagne parmi la foule, quand Ruffin est en permanence suivi par un essaim de journalistes et sollicité toutes les deux minutes pour un selfie ou une dédicace sur un gilet fluo floqué pour l'occasion du portrait de Marcel, militant iconique du groupe de Dions. Ruffin a imposé sa monteuse, Cécile Dubois. Elle a apporté à leur nouveau film la même vitalité que dans *Merci patron !* avec des effets très « cut » entre les gentils Gilets jaunes et le méchant Macron, dont toutes les apparitions sur l'écran géant sont huées par les spectateurs et toutes les déclarations à l'emporte-pièce – sur les « *premiers de cordée* » ou le « *pognon de dingue* » dépensé en aides sociales – sont tournées en ridicule par les chiffres des inégalités qui divisent la France. Au hasard : « *Vingt et un milliardaires possèdent autant que 40 % des français les plus pauvres.* »

Au stand des produits dérivés, où les gilets jaunes sont épuisés mais où l'on peut toujours acheter le dernier livre de François Ruffin, *Ce pays que tu ne connais pas*, qui s'attaque au vitriol au président actuel, est affichée une citation de Victor Hugo, reproduite sur les pancartes des manifestants, samedi après samedi, acte après acte, sans qu'on sache si son ancienneté soit un motif

d'espoir ou de résignation : « *C'est de l'enfer des pauvres qu'est fait le paradis des riches.* »